

# DE L'UNITÉ ONTOLOGIQUE DES ÉPISTÉMOLOGIES GESTIONNAIRES ET DE SES CONSÉQUENCES

**Baptiste Rappin**

**Management Prospective Ed. | *Management & Avenir***

**2011/3 - n° 43  
pages 476 à 489**

**ISSN 1768-5958**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2011-3-page-476.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Rappin Baptiste, « De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences », *Management & Avenir*, 2011/3 n° 43, p. 476-489. DOI : 10.3917/mav.043.0476  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Management Prospective Ed..

© Management Prospective Ed.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

par Baptiste Rappin<sup>176</sup>

## Résumé

Notre article a pour objectif de déceler l'unité ontologique sous-jacente aux paradigmes épistémologiques des sciences de gestion, en tant que ceux-ci s'inscrivent dans une conception moderne de la science fondée sur la métaphysique du Sujet. C'est ainsi que notre première partie se focalise sur les fondements ontologiques de la science moderne et démontre le rattachement des épistémologies gestionnaires à ce paradigme. La seconde partie étudie les conséquences de cette unité ontologique pour les sciences de gestion à travers le déni de la finitude et le primat de la méthode et de la technique. En dernier lieu, nous insistons sur le mouvement de naturalisation des sciences de gestion.

## Abstract

This article aims at showing the ontological unity of epistemologies of sciences of organizations: indeed, these epistemologies can be grouped together under the banner of modern science based on metaphysics of subjectivity. That's why our first development is about ontological foundations of science: we will precise the term of "ontology" before looking at the axioms of modern sciences and sciences of organizations. Then, in a second part, we examine the consequences of such a unity: the deni of finitude and the hegemony of method and technique. Last, we emphasize on the growing importance of naturalism in science of organizations.

En quête de reconnaissance institutionnelle et scientifique, la jeune discipline des sciences de gestion propose une réflexion épistémologique poussée, comme en témoignent l'ouvrage pionnier coordonné par Alain-Charles Martinet (1990), et ceux qui lui ont embrayé le pas (Thiétard, 1999/2003 ; David A., Hatchuel A. et Laufer R., 2001/2008 ; Martinet, 2007).

Dans le paysage français, les épistémologies des sciences de gestion se présentent sous la forme de trois paradigmes aux postulats bien distincts (Perret et Séville, 1999 ; Giordano, 2003). Quels sont ces trois paradigmes ? Il s'agit du positivisme, de l'interprétativisme et du constructivisme. Le positivisme présuppose l'existence d'une réalité objective dont le chercheur doit à mettre à jour la structure intime, les lois (Comte, 1998) ; il s'agit de vérifier ou de réfuter les

176. BAPTISTE RAPPIN, Maître de Conférences à l'ESM/IAE de Metz, CEREGIGE, rappin@univ-metz.fr

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

hypothèses formulées sur le réel. L'interprétativisme, quant à lui, prend acte de la dépendance de la réalité par rapport à la subjectivité, le chercheur se chargeant désormais d'élucider les représentations, les motivations et les raisons d'agir des acteurs (Dilthey, 1992). Enfin, le constructivisme pose une réalité construite par les individus qui poursuivent une finalité dans l'action, promouvant dès lors, dans un geste pragmatique, la réussite comme critère de scientificité (Le Moigne, 1990, 1995).

Le Moigne (1990) fait ressortir les hypothèses et postulats du positivisme et du constructivisme afin de mettre en évidence leur irréductible opposition. Les sciences de gestion se structurent alors autour de cette opposition. Mais n'est-ce pas le propre de toute discipline encore immature, comme aime à le rappeler Yvon Pesqueux (2010) en prenant l'exemple des débuts de l'anthropologie ?

Notre article a pour objectif de déceler l'unité ontologique sous-jacente à ces trois paradigmes, en tant que ceux-ci s'inscrivent dans une conception moderne de la science fondée sur la métaphysique du Sujet, et d'en tirer les conséquences pour les sciences de gestion. Notre première partie met en évidence le geste inaugural de la rationalité en tant que recherche des fondements, avant de préciser le tournant moderne vers la Subjectivité et l'inscription des paradigmes épistémologiques des sciences de gestion au sein de celui-ci. Dans un second temps, nous en tirons les conséquences et traitons de la finitude puis du primat de la méthode et de la technique. En dernier lieu, nous définissons le naturalisme comme rejet du transcendantalisme et soulignons le mouvement de naturalisation qui touche l'épistémologie des sciences de gestion, y compris dans les études critiques.

## 1. Fondements ontologiques modernes des sciences de gestion

La naissance de l'ontologie dans la Grèce classique lance l'aventure de la quête des fondements propre à l'Occident ; la science est alors assignée à ce projet et cherche la Vérité dans des formes d'extériorité (1.1). Le tournant moderne consiste en l'intériorisation de ce schéma (1.2) dans lequel vont s'inscrire les trois paradigmes d'épistémologie des sciences de gestion (1.3).

### 1.1. La recherche des fondements

Le terme « métaphysique » date du premier siècle avant notre ère, et serait dû à Andronicos de Rhodes, l'éditeur des œuvres d'Aristote. Classant les écrits de ce dernier, il regroupe des documents sans titre qu'il range après les livres consacrés à la physique : ce seront les *ta meta ta physika biblia*, dont la contraction donnera *meta physica*, métaphysique. Au 17<sup>ème</sup> siècle, le philosophe allemand Johann Clauberg, disciple de Descartes, aurait formé le terme « ontologie » comme synonyme. Que désignent donc la métaphysique et l'ontologie ?

De quoi traite l'ouvrage d'Aristote dont le titre posthume est *La métaphysique* ? Le livre Γ y répond dès les premières lignes : « Il est une science qui considère l'Être en tant qu'Être, et qui considère en même temps toutes les conditions essentielles que l'Être peut présenter » (1991, p.123). Et le philosophe de préciser tout de suite que les autres sciences, les sciences particulières, ne peuvent prétendre à l'étude de cet objet, puisqu'elles découpent le réel pour étudier ses propriétés spécifiques. La métaphysique désignera donc l'étude de ce que *La Physique* avait laissé de côté, à savoir celle des « principes et des causes premières ».

Toutefois, cette recherche des fondements allait prendre une forme particulière en procédant à l'écrasement de la différence ontologique entre l'être et l'étant. Comme le souligne Pierre Aubenque (2004, p.27), « à la question initiale : quel est le sens de l'être ? se substitue celle-ci : quel est l'Êtant premier et exemplaire ? ». Et l'auteur de préciser le destin de la métaphysique occidentale que Kant puis Heidegger baptiseront onto-théologie : la quête des fondements (*hypokeimenon*, « ce qui se tient en dessous », et dont la traduction latine sera *subjectum*), de l'essence (*ousia*) qui n'est autre, pour les Grecs, que la présence (*parousia*). Présence absolue que Platon décelait déjà dans le monde intelligible, Aristote dans la forme, Plotin dans l'Un, les philosophes chrétiens dans Dieu.

Ainsi, l'ontologie ou la métaphysique, loin de se définir trop rapidement comme la « nature de la réalité », doit s'envisager comme la recherche des fondements définis, dans la tradition occidentale, comme « hypo-stase », « sub-strat », « sub-stance ». Soumise à ce régime, la science antique s'efforce de retrouver l'intelligible au-delà du sensible, dans une extériorité garante de l'ordre du monde : ainsi, pour Aristote, si la pierre tombe après avoir été lancée, c'est parce qu'elle se soumet à une finalité « naturelle et cosmique », et non pas en raison d'une causalité « physique ».

## 1.2. Le tournant moderne

Laissons Pierre Aubenque (2004, p.34) présenter le renversement moderne : « L'avatar le plus spectaculaire de l'*hypokeimenon* – en latin *subjectum* – est celui qui, avec le commencement des Temps Modernes, lui fait désigner le sujet humain, la subjectivité. Le lien entre les deux usages est évidemment l'idée de fondement, *fundamentum certum et inconcussum* [fondement certain et inébranlable] selon le mot de Descartes. Ce qui est désormais le fondement n'est plus l'empiriquement saisissable, la chose même, mais le sujet qui la pense, et par rapport auquel la chose n'est plus qu'un objet (*Gegen-stand*) représentable (dernier avatar d'une « présence » à la pensabilité), calculable et finalement manipulable et disponible pour la mainmise technique que le sujet humain prétend désormais exercer sur la totalité de l'étant ».

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

Le renversement moderne réside dans le passage d'un régime ontologique de l'extériorité à la métaphysique de l'intériorité : le fondement du monde n'est plus à rechercher dans un tiers, une transcendance, mais dans le Sujet lui-même (*cogito sum*). C'est ainsi que les catégories de la philosophie antique se trouvent déplacées et attribuées à l'homme : les Idées platoniciennes caractérisant le monde intelligible sont désormais les idées et les représentations de l'homme ; le caractère unitaire et stable du fondement devient l'essence de l'homme ; etc. Dès lors, l'ob-jet n'est plus qu'objet pour un sujet, passant dans l'ordre ontologique d'un rang central à une place périphérique ou satellitaire. Et de se trouver convoqué par l'homme à travers la re-présentation devenue le lieu de l'évidence et de la certitude.

S'ensuit un bouleversement de la présence au monde de la science moderne : alors que le scientifique antique s'efforçait d'épouser l'ordre naturel, le scientifique moderne ancre la vérité dans le regard d'un sujet sur un objet ; le rôle de ce dernier est bien de mettre en ordre le monde, car la connaissance et l'ignorance ne sont plus le corollaire de la nature du monde, mais découlent de l'imperfection de notre entendement (Philippe Hamou, 2002, p.119-120). Nous lisons comme une confirmation de notre argumentation la distinction que Koyré (1973, p.290) opère entre expérience (*experientia*) et expérimentation (*experimentum*) : la méthode expérimentale, rejetant l'empirisme aristotélicien rebelle à l'abstraction et à la mathématisation de la nature, est le propre de la science moderne en tant que celle-ci provient de l'activité téléologique du sujet sur le monde.

## 1.3. Métaphysique de la subjectivité et sciences de gestion

Comment les sciences de gestion s'inscrivent-elles dans le projet moderne de la science ? Le positivisme, l'interprétativisme et le constructivisme peuvent-ils être rattachés à la métaphysique de la Subjectivité ?

Tout d'abord, les trois paradigmes s'appuient sur le socle ontologique de la Subjectivité. Certes, celle-ci, sur les plans épistémologique et méthodologique prend des formes différentes, ce qui implique une variété de sensibilités par rapport à la nature de la réalité. Mais les trois paradigmes épistémologiques ne sont en dernier ressort que des modalités stratégiques d'appréhension arraisonnant du réel par une subjectivité. Les lois du réel ne peuvent être découvertes, dans le cadre du positivisme, que s'il y a expérimentation, c'est-à-dire action sur le réel, d'un scientifique qui cherche à confirmer ou infirmer des hypothèses. De même, le projet de compréhension résulte de la volonté de rendre compte d'un « matériau » plus souple que la nature, à savoir l'être humain. Enfin, le constructivisme, cherchant à établir de façon pragmatique et contextualisée des savoirs actionnables, repose sur un désir de programmabilité cybernétique de l'action humaine. Les trois paradigmes épistémologiques reflètent, chacun à leur façon, une tentative de rationalisation du monde par et pour l'homme.

Heidegger (1971, p.137) souligne par ailleurs que la subjectivité moderne convoque le réel à travers la re-présentation : elle rend le réel présent en s'en faisant une idée certaine. La vérité, sous le régime de la métaphysique de la subjectivité, se définit comme adéquation. Le positivisme rentre dans ce schéma en définissant la vérité comme l'adéquation d'une observation du réel à des hypothèses posées sur lui ; le raisonnement est le même pour l'interprétativisme, même si le réel en question est humain et entre en interaction avec le chercheur : la vérité est ici celle du regard d'un homme sur un autre (ou des autres) ; enfin, le constructivisme reste dépendant des schèmes de la représentation et de l'adéquation, même s'il en opère un déplacement : la représentation devient « une image qui convient fonctionnellement » (Avenier, 2009, p.193) et la vérité se définit comme l'adéquation d'une solution adaptée à un contexte.

Le détour par l'ontologie pour penser les sciences de gestion est aussi bien abstrait que concret : il nécessite certes l'appropriation des catégories métaphysiques de la tradition occidentale qui peuvent paraître de prime abord très éloignées de nos préoccupations, mais il nous donne en retour des indications sur le projet fondamental de la science moderne en général, et des sciences de gestion en particulier. Il contribue ainsi au débat sur l'identité de notre jeune discipline, sa nature (Hatchuel, 2001) et ses finalités (Verstraete, 2007). Réinscrire les sciences de gestion dans la dynamique de la métaphysique occidentale, c'est signifier qu'elle participe à ce destin d'arraisonnement généralisé, et qu'elles ont vocation à y jouer un rôle grandissant dans le cadre, unique dans l'histoire de l'humanité, de la société managériale (Burnham, 1947 ; Legendre, 2007 ; Pezet et Pezet, 2010).

## **2. Des conséquences de la métaphysique de la subjectivité pour les sciences de gestion**

Les conséquences de la métaphysique de la subjectivité pour les sciences de gestion se déclinent sur le triple plan de l'oubli de la finitude et de l'historicité (2.1), du primat de la méthode (2.2) et de la technique (2.3).

### **2.1. L'oubli de la finitude et de l'historicité en sciences de gestion**

Qu'est-ce que la finitude ? La finitude désigne les caractères de natalité et de mortalité de l'être humain : « Si nous pensons en termes de condition humaine, parmi les conditions les plus essentielles par lesquelles la vie nous a été donnée, il y a le simple fait qu'elle est advenue à travers la naissance et que d'autre part, elle s'en va à travers la mort, natalité et mortalité » (Arendt citée dans Abensour (2006, p.122)). La natalité, qui reprend la notion d'être-jeté développée par Heidegger, est la condition ontologique de l'action, c'est-à-dire de la faculté de

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

commencer et d'initier dans le monde des affaires humaines (Arendt, 1983, p.314). La mortalité, quant à elle, renvoie à l'authenticité de la temporalité orientée vers le futur, temporalité oubliée dans la tradition métaphysique qui valorise le présent et la permanence (Heidegger, 1986, pp.397-412). Le déni de la finitude au profit du *sub-jectum* implique la fermeture de l'être humain à sa propre historicité ; or, celle-ci nécessite, d'un point de vue ontologique puis épistémologique, la nécessaire prise en compte du cercle herméneutique (Gadamer, 1996, pp.286-402).

Le paragraphe 32 de *Sein und Zeit* (Heidegger, 1986, pp.193-199) met justement à jour la structure existentielle de la circularité de la compréhension : celle-ci suppose, pour interpréter les parties, une anticipation du tout, mais également une relecture du tout à la lueur de la compréhension des parties. « Il n'y a pas d'autre « objectivité » que celle de la confirmation qu'une pré-opinion peut recevoir au cours de son élaboration » dira Gadamer (1996, p.288) en commentant Heidegger. Jardat (2010, p.211), plaidant pour une herméneutique transdisciplinaire en sciences de gestion, synthétise très justement la « tâche sans fin » de l'herméneutique : « plutôt que de viser une représentation totalement adéquate au monde, il s'agit de faire reculer, en un mouvement perpétuel, l'horizon de l'impensable simultanément du côté du sujet (qui pense) et du côté de l'objet (que l'on pense) de la représentation ».

Le signe fort du déni de la finitude humaine est précisément la tentative d'extirpation du cercle herméneutique au nom d'une objectivité qui n'aurait pas à prendre en compte l'historicité de l'être humain. Incapable de s'ouvrir, la subjectivité comme *hypokeimenon* se ferme à l'altérité des textes, des hommes et du monde, qu'elle ne peut plus entendre (au double sens de l'écoute et du « s'y entendre à »). Plusieurs éléments viennent appuyer la thèse de l'oubli du cercle herméneutique en sciences de gestion. Tout d'abord, la nécessaire inscription de la recherche dans l'un des trois paradigmes épistémologiques (positivisme, interprétativisme ou constructivisme) d'une recherche (par exemple une thèse) bloque d'emblée la possibilité même d'une réflexivité herméneutique, eu égard à leur ancrage dans la métaphysique de la subjectivité. Par ailleurs, l'exigence d'utilité gestionnaire sur laquelle doivent déboucher les travaux académiques peuvent rendre aveugles à la rencontre entre le chercheur, le savoir et le terrain (Moriceau, 2008, p.70), et bloquer le jeu du cercle herméneutique par le biais d'un effet de projection.

## 2.2. Le primat de la méthode en sciences de gestion

L'insurrection de l'homme contre l'Être dans la métaphysique de la subjectivité a pour corollaire le primat donné à la méthode. Celle-ci est en effet le vecteur par lequel s'effectue l'arraisonnement du monde par l'homme. Gadamer précise : « A la différence de la conception classique de la méthode, la méthode se comprend depuis Descartes comme le chemin de l'assurance, et c'est en ce sens qu'il n'y a

qu'une seule méthode malgré la pluralité des méthodes particulières » (Gadamer, 2005, pp.118-119) ou encore : « Sous le régime de cette hypothèse [celle de la prétention de la méthode à l'objectivité], il n'y a jamais que diverses méthodes d'objectivation » (Gadamer, 2001, p.38). La mise en exergue du destin ontologique moderne fait prendre conscience de l'indistinction d'essence entre épistémologie et méthodologie dans ce qu'il faudrait appeler la techno-science. Dans le cadre des sciences de gestion, positivisme, interprétativisme et constructivisme ne sont qu'autant de possibilités d'objectivation des mondes organisationnels ; ainsi, les questions de la nature de la réalité et de l'indépendance entre sujet et objet relèvent au mieux de la secondarité sinon de l'illusion voire du leurre, et n'ont d'autre fonction opérationnelle que d'être des critères de choix entre des dispositifs concurrents d'arraisonnement des organisations. Les sciences de gestion reflètent et incarnent même au plus haut degré la quatrième phase de potentialisation scientifique décrite par Janicaud (1985, pp.155-211) : une rationalité opératoire poussée à sa limite et entièrement tournée vers l'effet de puissance, ouvrant ainsi la voie catastrophique de son retournement en irrationalité.

Verstraete (2007, p.95-96) souligne la « dérive méthodologique » qui habite les sciences de gestion : « A vouloir paraître scientifique, ce qui, en soi, est une noble cause, les sciences de gestion se sont parfois trop attachées à la méthode ». L'auteur poursuit en établissant ce même constat pour l'ensemble des sciences sociales et conclut à la substitution de l'objet par la méthode. L'appel à « l'ouverture de la méthode » (Martinet, 1990, p.25), justifié sous le règne sans partage de la démarche hypothético-déductive, a inauguré une course à la méthode, une « escalade méthodologique », destinée à doter notre discipline du statut de science. Toutefois, deux lectures peuvent venir expliquer ce constat. La première, historiciste et progressiste, s'attache à l'idée du dépassement du positivisme et de la venue à maturité des sciences de gestion (Le Moigne, 1990, p.85). La seconde, que nous proposons, repose sur l'affirmation d'un destin ontologique des sciences de gestion, la méthode (sous ses différentes formes) n'étant autre que l'instrument d'objectivation des mondes organisationnels.

### 2.3. Le primat de la technique en sciences de gestion

L'importance accordée à la méthode s'accompagne de l'hégémonie de la technique comme accomplissement de la métaphysique occidentale. Intervient ici la réflexion heideggerienne consignée dans *La question de la technique* : « Le dévoilement, cependant, qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une production au sens de la *poïesis*. Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation (*Herausfordern*) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*heraufgefordert*) et accumulée » (Heidegger, 1958, p.20). Cette interpellation à la disponibilité de la nature, physique et humaine, par l'homme, prend la forme de l'Arraisonnement

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

(*Gestell*). Agamben (2007, p.27-28) reconnaît la proximité du *Gestell* heideggérien et du dispositif foucauldien qu'il définit comme « *oikonomia* », c'est-à-dire comme « un ensemble de praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de contrôler et d'orienter – en un sens qui se veut utile – les comportements, les gestes et les pensées des hommes ».

Deux éléments, parmi d'autres, permettent de relever l'importance de la technique dans le champ des sciences de gestion : la méthodologie de la recherche-intervention d'une part, le concept d'actionnabilité des savoirs, de l'autre.

David (2001, p.207) plaide et argumente en faveur de la recherche-intervention comme méthodologie générale des sciences de gestion : « La recherche-intervention peut être considérée comme une démarche générale de recherche en sciences de gestion ». Celle-ci s'appuie sur des principes épistémologiques, sur la maîtrise de théories et de concepts, sur la mise en place d'un dispositif de connaissance ainsi que sur les règles méthodologiques de l'application en organisation (David, 2001, p.208-210). La finalité de cette démarche est de transformer les mondes organisationnels pour les rendre conformes à des canons de rationalité (plus économique que scientifique) : c'est pourquoi le chercheur qui adopte cette méthode est par excellence le scientifique de l'ère de la Technique. Homme du *Gestell*, créateur de dispositifs (y compris sous des formes *soft* qui privilégient l'échange et l'interaction), il travaille à la mise en disponibilité des hommes.

La notion d'actionnabilité des savoirs relève de la même logique. Par savoir actionnable, Argyris (1995) entend « un savoir à la fois valable et pouvant être mis en action » dans les organisations. Soulignant le fossé entre savoir et pratique, et les difficultés d'interaction et de compréhension entre chercheurs et professionnels, Avenier et Schmitt (2007) appellent de leurs vœux une fertilisation croisée bénéfique pour les deux parties : « Une recherche effectuée dans une perspective d'actionnabilité s'inscrit donc dans un double objectif : contribuer au développement des savoirs académiques en sciences de gestion qui soient en même temps susceptibles d'être utiles à la réflexion et à l'action de manager ». L'expression de temporalité qu'utilisent les auteurs (« en même temps ») ne doit pas cacher la consubstantialité entre savoir et action ; en ce sens, les savoirs actionnables représentent l'idéal de la science sous le primat ontologique de la Technique qui implique la fusion de l'épistémologie et de la méthodologie, l'indistinction entre connaissance et management (le *Knowlegde Managment*).

### 3. De la naturalisation ontologique et épistémologique des sciences de gestion

Nous précisons tout d'abord le concept de naturalisme (3.1) avant de considérer les trois paradigmes épistémologiques des sciences de gestion dans leur rapport à celui-ci (3.2). Enfin, nous discutons du projet de dénaturalisation des théories postmodernes et signalons les paradoxes qu'il soulève (3.3).

#### 3.1. Qu'est-ce que le naturalisme ?

Andler, Fagot-Largeault et Saint Sernin (2002, p.246) affirment que le naturalisme repose sur le pari moniste de l'identité de la sphère mentale et de la sphère physique : « Ces premiers naturalistes au sens moderne, dont Ernst Haeckel était un représentant attiré, ne sont pas des matérialistes au sens traditionnel, car ils n'acceptent aucune définition préalable de la matière ; ce sont seulement des monistes, qui rejettent la partition de ce qui est en deux régions distinctes ; ce sont en revanche des matérialistes scientifiques, qui comptent sur les méthodes éprouvées de la science pour déchiffrer tout ce qui peut l'être de cet Univers fait d'une seule substance ». Dès lors, les auteurs détaillent les trois voies d'accès au naturalisme : le refus du dualisme cartésien, la connaissance posée comme phénomène naturel, le postulat de continuité entre philosophie et sciences empiriques. Le naturalisme, dont Quine est l'un des représentants les plus connus, refuse tout fondationnalisme, c'est-à-dire tout recours à une extériorité (philosophie, logique) pour fonder la science : celle-ci doit pouvoir se justifier d'elle-même, tout comme les marins réparent leur bateau en haute mer selon l'image de Neurath (Quine, 1977, p.28). Le naturalisme revendique l'autonomie de la science à se fonder dans sa propre immanence.

La métaphysique de la subjectivité inaugurée par le *cogito* cartésien a laissé place à deux trajectoires épistémologiques opposées qui ont structuré la modernité : d'un côté le transcendantalisme qui postule l'existence d'une subjectivité non contaminée par l'empirie. Le transcendantal implique en effet une discontinuité dans l'ordre de la nature, et entraîna Kant puis Husserl à approcher la vérité comme une critique des règles du connaître pour répondre à l'énigme de la transcendance du réel. De l'autre côté, l'empirisme consacre le primat épistémologique de l'objet sur le sujet : la connaissance provient des sens et de la perception (Locke, Berkeley, Hume) et non pas de l'activité transcendante du sujet. L'empirisme ouvre la voie du naturalisme ; c'est particulièrement le cas chez Hume qui utilise la psychologie associationniste pour développer sa théorie de la connaissance. L'avènement de la cybernétique (Wiener, 1948, 1954), dont Cécile Lafontaine (2004) a montré l'influence sur l'ensemble de la pensée postmoderne (structuralisme, pensée systémique, déconstruction derridienne, rhizome deleuzien, analyse foucauldienne du pouvoir...), met fin à la dualité transcendantalisme/empirisme en unifiant le monde (naturel, artificiel et humain)

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

par la notion d'information. Le naturalisme peut alors triompher en mobilisant sciences cognitives (Quine), sociologie de la connaissance (Berger et Luckmann), histoire (Kuhn, Koyré)...au service de son projet autofondationnaliste.

## 3.2. Naturalisme et paradigmes épistémologiques des sciences de gestion

Revenons à nos trois paradigmes gestionnaires et observons comment s'opère le mouvement de naturalisation en chacun d'eux. Le positivisme comtien, comme le rappelle Kremer-Marietti (1982, p.16), repose sur une anthropologie qui naturalise les catégories kantienne de l'entendement, impliquant « une absence délibérée de coupure entre le niveau perceptuel et le niveau conceptuel : le passage de l'un à l'autre est une élaboration théorique dans laquelle le concept abstrait garde ses racines dans le concret ». De même, le positivisme logique de Carnap est soucieux de combattre le dualisme entre sciences de la nature et sciences de l'esprit : son physicalisme linguistique est précisément le vecteur de cette unification, et aboutit à traiter l'ensemble des phénomènes comme des phénomènes physiques. Reposant nécessairement sur une théorie de la perception et sur l'éradication du transcendantal, le positivisme (ancien comme nouveau) mène à un naturalisme réductionniste, logiciste ou physicaliste dans le cas du Cercle de Vienne.

L'interprétativisme, dans son projet de compréhension des représentations, des jugements, des motivations et des raisons d'agir d'autrui, repose sur l'empathie et la sympathie, c'est-à-dire sur la possibilité pour le chercheur de vivre ou de revivre les vécus intérieurs. La compréhension relève de l'identification affective et de la reproduction mimétique du vécu d'autrui. C'est pourquoi Dilthey (1992, p.190) recourt à la psychologie pour fonder son herméneutique : « L'état le plus simple sous lequel l'analyse permet de faire apparaître la réalité historico-sociale se trouve dans la psychologie ; elle est donc la première et la plus élémentaire des sciences de l'esprit ; corrélativement, ses vérités constituent la base de l'édifice ultérieur ». Rejetant toute métaphysique et considérant uniquement l'individu dans sa singularité, Dilthey doit fonder la science de l'interprétation sur la psychologie, et rejoint, par une autre voie, le naturalisme du positivisme.

Enfin, le constructivisme repose sur une anthropologie héritée de la cybernétique et des sciences de l'artificiel dans lesquelles l'analogie entre cerveau humain et machine est poussée à son plus haut point : l'être humain fonctionne alors comme un programme informatique, « concevoir est une action, une action de computation symbolique » (Le Moigne, 1994, p.208). Le monde constructiviste se trouve unifié par la notion d'information, qui permet de penser à la fois la matière, l'organisme, la machine et l'entreprise. Le naturalisme moniste trouve ici son point d'accomplissement, et le constructivisme se présente comme l'épistémologie la plus adaptée à la « métaphysique du code » (Baudrillard, 1976, p.89-95).

Nous constatons donc un mouvement de naturalisation ontologique et épistémologique en sciences de gestion, mouvement protéiforme que nous avons décelé dans les trois paradigmes épistémologiques. Pourtant, les théories critiques en sciences de gestion font de la dénaturalisation l'un de leurs *credo* : qu'en est-il plus précisément ?

### 3.3. Naturalisme et études critiques en sciences de gestion

« La critique thématique pour dénaturaliser » : tel est le titre de la troisième partie de l'ouvrage collectif *Les études critiques en management* (Golsorkhi, Huault et Leca, 2009). Les auteurs placent ainsi, à la suite de Grey et Willmott (2005), la critique de théories et de recherches qui prétendent établir un « ordre naturel » des organisations et des pratiques managériales au cœur du projet des *Critical Management Studies*. La dénaturalisation peut se définir comme la remise en cause de la rationalité substantielle qui ne prend pas en compte le contexte socio-historique dans lequel elle émerge, avec comme conséquences plurielles l'omission des jeux de pouvoir (Alvesson et Deetz, 1996), le déni de la domination et de l'exploitation (Clegg et Dunkerley, 1980) ou encore l'étouffement des discours marginaux (Boje, 1995).

Toutefois, la question se pose de savoir si la naturalité visée par les théories critiques atteint le naturalisme tel que nous l'avons défini plus haut. Car la critique semble plus portée sur le contenu théorique et leurs conséquences pratiques que sur les implicites ontologiques et épistémologiques de leur construction. Ainsi, la textualisation de la réalité et la réduction de la pensée à la dimension langagière, deux mouvements caractéristiques de certains penseurs postmodernes (Ricoeur ou Derrida), poursuit l'ambition cybernétique d'unifier le monde par l'information. Il s'ensuit la production d'un naturalisme plus sophistiqué qui se présente sous les atours de la dénaturalisation, et qui devient complice du *mainstream*, contre sa propre volonté.

Enfin, certaines approches critiques, dans leur objectif de dénaturalisation du management, n'en restent pas moins soumises au primat de la méthode. La théorie mobilisée, de nature critique, se trouve alors étouffée sous le poids de la méthodologie et se met au service de l'objectivation du réel, au même titre que n'importe quelle autre théorie. La portée critique est absorbée dans le dispositif méthodique. Prenons l'exemple Pezet (2007, p.77-98) qui mobilise Foucault dans l'étude du coaching. L'auteur analyse la physique du pouvoir dans laquelle le coaching comme souci de soi vient prendre place. Pour cela, il mène des entretiens avec des coachs et des responsables de ressources humaines ; le résultat de l'enquête montre que le coaching oscille entre deux objectifs (conformité du manager ou soutien de l'innovation organisationnel) et que son espace est surveillé, notamment par le contrat. Dans le cas présent, Pezet dénaturalise le coaching en ce sens qu'il éclaire, à l'aide de Foucault, des

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

aspects obscurs de cette pratique (la surveillance) ; mais il se place, pour ce faire, dans le cadre de la métaphysique de la subjectivité et participe au projet d'arraisonnement du réel.

## Conclusion

L'unité ontologique des épistémologies gestionnaires apparaît à la lueur de la métaphysique de la subjectivité : elle implique la réduction de l'épistémologie à la méthode, et de la science à la technique. Les réflexions sur la responsabilité des sciences de gestion ne peuvent s'affranchir de ces considérations, car c'est leur mode de présence au monde qui y est en jeu, et non pas le simple choix d'une démarche épistémologique.

La réflexion produite dans cet article incite à un parallèle avec ce que Hatchuel a initié en théorie des organisations. L'horizon qu'il appelle à dépasser est celui des métaphysiques de l'action, qui comprend « toute théorie qui résume l'action collective à un principe ou à un sujet totalisateur » (Hatchuel, 2008, p.20). L'auteur suggère que ce dépassement s'opère par la généalogie des rationalisations de l'action collective qui repose sur le principe de non-séparabilité entre les savoirs et les relations.

Notre article, sur le plan de l'épistémologie, correspond à la première phase de la démarche d'Hatchuel : celui de la critique de la métaphysique, dans ses fondements et ses conséquences. Il ouvre ainsi la voie à une seconde étape, celle du « dépassement » dont nous proposerons la réalisation par la voie de l'herméneutique philosophique de Gadamer. Celle-ci nous invite, en effet, à assumer notre finitude et notre historicité, et à entrer dans le cercle herméneutique. Les sciences de gestion sont-elles prêtes à renoncer à leur ancrage exclusivement « méthodique » et à faire le pari du sens ?

## Bibliographie

- Abensour M. (2006), *Hannah Arendt contre la philosophie politique*, sens&tonka  
Agamben G. (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Payot  
Alvesson M. et Deetz S. (1996), « Critical Theory and Postmodernism Approaches to Organizational Studies » dans : Clegg S., Hardy C. et Nord W., *Handbook of Organization Studies*, Sage  
Andler D., Fagot-Largeault A. et Saint-Sernin B. (2002), *Philosophie des sciences*, 2 tomes, Gallimard  
Arendt H. (1983), *Condition de l'homme moderne*, Pocket  
Argyris C. (1995), *Savoir pour agir*, InterEditions  
Aristote (1991), *La métaphysique*, Pocket  
Aubenque P. (2004), « Les dérives et la garde l'être », dans Mattéi J.-F. (dir) (2004), *Heidegger, l'énigme de l'être*, pp.17-41, Puf  
Avenier M.-J. (2009), « Franchir un fossé réputé infranchissable : construire des savoirs scientifiques pertinents pour la pratique, *Management et Avenir*, n°30, p. 188-206

- Avenier M.-J. et Schmitt C. (2007), « Elaborer des savoirs actionnables et les communiquer à des managers », *Revue Française de Gestion*, N°174, pp.25-42
- Boje D. (1995), « Stories of the storytelling organization: a postmodern analysis of Disney as « Tamara-Land » », *Academy of Management Journal*, Vol. 38, N°4, p.997-1035
- Burnham J. (1947), *L'ère des organisateurs*, Calmann-Lévy
- Clegg S. et Dunkerley D. (1980), *Organization, class and control*, Routledge
- Comte A. (1998), *Cours de philosophie positive*, Hermann
- David A., Hatchuel A. et Laufer R. (2001/2008), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Vuibert
- David A. (2001), « La recherche-intervention, cadre général de la recherche en management », dans : David A., Hatchuel A. et Laufer R. (2001/2008), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, p.193-213, Vuibert
- Dilthey W. (1992), *Critique de la raison historique*, Cerf
- Gadamer H.-G (1996), *Vérité et méthode*, Seuil
- Gadamer H.-G. (2001), *Au commencement de la philosophie*, Seuil
- Gadamer H.-G. (2005), *L'herméneutique en rétrospective*, Vrin
- Giordano Y. (dir.) (2003), *Conduite un projet de recherche. Une perspective qualitative*, EMS
- Golsorkhi D., Huault I. et Leca B. (dir.) (2009), *Les études critiques en management. Une perspective française*, PUL
- Grey C. et Willmott H. C. (2005), *Critical management studies: A reader*, Oxford University Press
- Hamou P. (2002), « Descartes, Newton et l'intelligibilité de la nature », dans Wagner P. (dir) (2002), *Les philosophes et la science*, pp.110-165, Gallimard
- Hatchuel A. (2001), « Quel horizon pour les sciences de gestion ? Vers une théorie de l'action collective », dans : David A., Hatchuel A. et Laufer R. (2001/2008), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, pp.7-43, Vuibert
- Heidegger M. (1958), « La question de la technique » dans Heidegger M. (1958), *Essais et Conférences*, Gallimard
- Heidegger M. (1971), *Nietzsche II*, Gallimard
- Heidegger M. (1986), *Être et Temps*, Gallimard
- Janicaut D. (1985), *La puissance du rationnel*, Gallimard
- Jardat R. (2010), *Essai sur la décadence. L'herméneutique d'un objet transdisciplinaire et ses conséquences pour une recherche en gestion*, Habilitation à diriger les recherches, IAE de Nantes
- Koyré (1966/1973), *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Gallimard
- Kremer-Marietti A. (1982), *Le positivisme*, PUF
- Lafontaine C. (2004), *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée de la machine*, Seuil
- Le Moigne J.-L. (1990), « Epistémologies constructivistes et sciences de l'organisation », dans : Martinet A.-C. (dir.) (1990), *Epistémologies et Sciences de gestion*, pp.81-140, Economica
- Le Moigne J.-L. (1994), *Le constructivisme, tome 1 : des fondements*, ESF Editeurs
- Le Moigne J.-L. (1995), *Le constructivisme*, PUF
- Legendre P. (2007), *Dominium Mundi. L'Empire du Management*, Mille et une nuits
- Martinet A.-C. (dir.) (1990), *Epistémologie et Sciences de Gestion*, Economica
- Martinet A.-C. (dir.) (2007), *Sciences du management. Epistémique, pragmatique et éthique*, Vuibert
- Moriceau J.-L. (2008), *La danse de la vie et de la pensée. Autour des méthodes qualitatives de recherche en gestion*, Habilitation à diriger les recherches, Université Paris Dauphine
- Morin E. (2005), *Introduction à la pensée complexe*, Seuil
- Perret V. et Séville M. (1999), « Fondements épistémologiques de la recherche », dans

# De l'unité ontologique des épistémologies gestionnaires et de ses conséquences

---

- Thiétard R.-A. (1999/2003), *Méthodes de recherche en management*, pp.13-33, Dunod
- Pesqueux Y. (2010), « Pour une épistémologie des organisations », archives ouvertes HAL-CNRS, [http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/51/08/60/PDF/ConfA\\_pistA\\_moorgED415.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/51/08/60/PDF/ConfA_pistA_moorgED415.pdf)
- Pezet (2007), *Management et conduite de soi. Enquête sur les ascèses de la performance*, Vuibert
- Pezet A. et Pezet E. (2010), *La société managériale. Essai sur les nanotechnologies de l'économie et du social*, La ville brûle
- Quine W.O (1977), *Le mot et la chose*, Champs Flammarion
- Thiétard R.-A. (1999/2003), *Méthodes de recherche en management*, Dunod
- Verstraete T. (2007), « A la recherche des sciences de gestion », *Revue Française de Gestion*, N° 178-179, p.91-105
- Wiener N. (1948), *Cybernetics or control and communication in the animal and in the machine*, The technology press
- Wiener N. (1954), *The human use of human beings. Cybernetics and society*, Da capo press